

"D'illustres idiots ont l'univers entre leurs mains,
 Ils croient, innocemment, que la lumière est dans leurs crânes,
 Ne t'inquiète pas, car ces pontifes souverains,
 Donnent de l'hérétique à ceux que ne sont pas des ânes."
 Omar Kheyyam (1048-1131) . La guirlande de l'Iran. 1948

با این دوسه نادان که چنان میدانند از جهل که دانای جهان ایشانند
 خرباش که این جماعت از فرط خری هر کو نه خراست کافرش میخوانند

Préface

Le livre de Rahim Hachemizadeh, *L'Iran : de la Séduction à la déception*, se lit comme un roman avec pour sujet l'histoire d'une vie. Dès qu'on s'est mis à lire les premières lignes, il devient impossible de suspendre la lecture tellement l'auteur sait captiver l'attention et éveiller la curiosité du lecteur et cela pour deux raisons principales, par la vivacité de son style et le contenu de la narration. Rahim a en effet le don d'un conteur qui sait se raconter en s'adressant au lecteur comme si celui-ci se trouvait en face de lui, ce qui fait qu'on n'a pas l'impression de lire un livre, mais d'écouter quelqu'un qui vous parle. Et ce dont il vous parle, c'est de sa vie, de son enfance, de sa jeunesse et de sa vie d'adulte, et cette vie n'a rien d'un fleuve tranquille. Rahim est né en 1943 dans une petite ville de l'est de l'Iran, Kakhk, et il sera confronté tout au long de sa jeunesse au régime autoritaire du Chah, car dès son enfance sa personnalité l'oriente vers le désir de penser et d'agir par soi-même, bref de se sentir libre de construire sa vie et d'en être responsable. Or, comme on peut l'imaginer, les régimes politiques iraniens, celui du Chah, puis celui de Khomeini ne sont pas aptes, c'est le moins que l'on puisse dire, à permettre à des citoyens tels que Rahim de devenir des acteurs libres et indépendants de leur société, ce qui les a contraints, lui

et son épouse, de quitter leur patrie et de refaire leur vie à Strasbourg malgré plusieurs tentatives infructueuses de retour au pays. Le livre de Rahim illustre à merveille le destin dramatique de ces millions de personnes obligées pour assurer leur existence, voire leur survie, d'émigrer et de se reconstruire dans un « ailleurs » ; mais ce livre va bien au-delà, car il représente un passionnant témoignage du combat d'un homme qui a su faire face avec courage et endurance aux multiples obstacles qui n'ont cessé d'entraver son parcours. Comme l'a écrit Louis Aragon dans un de ses poèmes que Georges Brassens chantera: « Rien n'est jamais acquis à l'homme, ni sa force, ni sa faiblesse, ni son cœur ».

René Misslin

Professeur retraité de l'Université L. Pasteur de
Strasbourg

Prologue

Il y a une vingtaine d'années je me vis interpellé par notre fille Goli sur un sujet bien intéressant auquel je ne m'attendais pas. Elle me demanda un résumé par écrit sur mes origines. Cette idée noble venant d'une jeune fille familière de nombreux sujets de réflexion et d'intérêts divers, m'a impressionnée. Un enfant de parents immigrés, ignorant tout de la vie quotidienne des siens au pays, en scission permanente avec les foyers familiaux des proches de ses parents, doit être curieux d'en savoir beaucoup plus sur l'histoire de sa famille. Chacun d'entre nous au cours de sa socialisation a interpellé ses parents sur leurs ancêtres et sur tout ce qui c'est passé dans la famille.

D'où l'idée d'un récit sur ma biographie. Il me parut impossible d'évacuer de ce récit son contexte géographique et plus particulièrement ses dimensions politiques, sociales, idéologiques et économiques qui bouleversèrent l'Iran. Notre deuxième fille, psychiatre, me demanda la même chose. Dès qu'elle reçut une vingtaine de pages de ce récit,

très touchée et émue par tout ce que j'avais subi, elle insista pour que je le continue. Une autre raison qui se rajoute à ma motivation première fut l'amusement à l'encontre du confinement assez désagréable qui doit nous protéger contre le virus Covid-19 ! Ce virus disparaîtra un jour, et peut-être connaîtra-t-on les secrets de cette pandémie.

La lecture de mon parcours en tant qu'agent social (individu) normal, demeurant dans la marge de la société française et loin de tout acte médiatisé de ma part, ne peut guère susciter d'attention de la part du public. Afin de mettre ce parcours en exergue je devais

l'appuyer sur des événements, des choses structurées et structurantes ainsi que tout ce qui nous conditionne au quotidien. Je n'avais pas l'intention de rédiger une autobiographie, les faits historiques sont le moteur de l'histoire que j'ai vécue. J'ai essayé de livrer un récit naturel, l'équivalent de ce qui a eu lieu.

Ce récit évoque le parcours d'un homme différent de tout autre, à la recherche d'une existence sans contrainte, dans l'objectivité, plus proche de l'« autrui ». Ceci n'est pas familier au lecteur français, mais il peut l'aider à appréhender les dispositifs d'évolution d'un individu et de son environnement.

Parfois l'ordre chronologique n'est pas respecté, car mes préoccupations politico-sociales l'ont emporté sur mon ordre personnel.

Je ne prétends pas réaliser une œuvre classique ou scientifique dans un temps limité et dans un espace de référence bibliographique assez pauvre. C'est un résumé des données qui pourrait éventuellement servir à d'autres à la recherche d'une idée de l'Iran et de l'iranien. J'ai révélé impudiquement des souvenirs de mon enfance pour apaiser la dureté relative des faits que j'ai vécus. Il y en a d'autres, bien sûr, mais je les garde dans ma mémoire.

Mon parcours

Une approche sociologique de l'Iran contemporain

Chapitre 1

Mon origine:

Je suis le premier enfant d'une famille religieuse et traditionnelle, né en pleine hiver au milieu de la deuxième guerre mondiale. Ma mère assez maladroite ne pouvait pas s'occuper de moi. Il paraît que c'est une autre femme qui m'allaitait en tant que nourrice et qu'une « servante » de la famille prenait soin de moi.

Je ne me considère pas comme le descendant d'ancêtres ayant des millénaires de despotisme à leur actif. Combien de conquêtes et d'invasions sont-elles imputables aux voisins de l'Iran? Comment peut-on s'attribuer aujourd'hui la gloire des despotes fabricants des cultures minoritaires tandis qu'une majorité dupée reste tenue dans une ignorance dommageable? Dans le contexte actuel, se cacher derrière une identité trompeuse est une fuite en avant

signifiant le désespoir et l'inertie. Nous venons de vivre cette particularité dramatique résultant de l'ignorance et de la tromperie.

Kakhk, mon lieu de naissance, est une petite ville au pied des montagnes, étendue sur une légère pente, avec de petites et de grandes maisons construites en torchis avec des toits voûtés. Elle abritait quatre mille êtres humains et un petit peu moins d'animaux. Les grandes maisons se distinguaient par une tour sur leur toit, appelée Badguir qui servait de climatiseur.

Le chant des coqs autour de nous à l'aube, le hennissement du cheval du voisin et le braiment de notre âne rompaient le silence du quartier. Sur le plan urbanistique, la commune ne connaissait aucune forme géométrique. Les rues et les ruelles, en absence d'avenue, ressemblaient aux artères d'un corps qui permettaient l'accès à toutes les maisons. Dans quelques grandes rues des cours d'eau et des ruisseaux couraient jusqu'aux champs. La verdure ne manquait pas. Trois grands vieux platanes surtout, dominaient toute la commune et se voyaient de très loin.

Les bâtiments publics, à part deux écoles et un petit hôpital, se résumaient à trois mosquées et au mausolée d'un fils d'Imam chiite, un petit frère de l'Imam Reza qui est enterré à Machhad la deuxième ville d'Iran. Il se trouve que le tissu social, depuis les années 40 jusqu'à aujourd'hui, à l'instar des toutes petites agglomérations iraniennes, comprenait des petits propriétaires agricoles, des salariés saisonniers agricoles possédant une petite parcelle de terre, des commerçants-propriétaires agricoles et un nombre assez limité d'artisans et de fonctionnaires.

Les rapports de productivité agricole en dehors de salariat, à savoir dans les petits hameaux, se définissaient par le partage du produit entre le propriétaire et l'ouvrier-paysan en proportion de 50% pour chacun.

Le climat de l'Iran est très sec à l'exception de la région Caspienne (dans le nord). Cela nécessite la recherche d'eau souterraine qui s'effectue soit par la méthode très ancienne de canalisations appelées Ghanat drainant l'eau venue de très loin sur des kilomètres, soit par le pompage. K. Marx dans son idée du mode de

production asiatique reconnaît la Perse par ce mode, parce que dans les siècles derniers les éléments de productivité et le despotisme en Perse correspondaient bien à cette idée.

Or, la propriété de l'eau était et est encore la question essentielle dans l'économie agricole d'Iran.

Dans le cas de notre famille, mon père a hérité de mon grand père, grand propriétaire de terres agricoles et commerçant grossiste, un sixième de sa fortune. Ma mère aussi avait hérité de son père de petites parcelles de terre. A l'exception de quelques-unes, la taille des exploitations ne permettait pas de dépasser le stade d'autarcie. Les salariés agricoles étaient indemnisés en nature par les produits qu'ils souhaitaient. Cependant au fur et à mesure que d'autres ressources financières se généralisaient le paiement en espèce se vulgarisa. Faute de textes et de règlements concernant les barèmes sur salaire, le paiement en nature se définissait d'un commun accord en fonction des besoins d'un ouvrier par jour, sans aucun conflit. La production de safran et jusqu'aux années 50, de l'opium, constituaient les ressources en espèces de mon père. L'opium était acheté par le Ministère des Finances. Et le safran se vendait sur le marché. Je me souviens bien que ses ressources ont permis à mon père de construire une deuxième maison qu'il a louée ensuite à la poste.

Parallèlement, mon père était conseiller municipal et à l'origine de projets urbains. Il était autodidacte. Ma mère me parlait parfois des relations entre son frère avocat et mon père. Elle regrettait que mon oncle n'ait pas voulu que mon père devienne fonctionnaire. Être employé d'État voulait dire perte d'autonomie et signe de faiblesse. Plus tard dans les années soixante au

moment du séisme dans notre région, elle en parlait beaucoup plus. Bref, juste après la guerre de 39-45, quand j'ai eu trois ans, mon premier frère naquit. Je me rappelle qu'il était un beau garçon nommé Ali agha (agha signifie monsieur). Je n'ai jamais compris pourquoi à l'âge de deux ans il mourut, et je n'ai pas compris non plus pourquoi après sa mort on m'a surnommé Ali. En revanche, j'ai bien deviné pourquoi mon prénom est en réalité Rahim : le fils de l'instituteur et directeur de l'école de mon père s'appelait Rahim agha. Je ne me souviens pourtant pas avoir été une seule fois appelé Rahim agha à la maison. Cela n'est pas grave si j'ai usurpé le prénom de mon frère défunt.

Mon éducation

Ma mère, une belle femme fragile et privilégiée dans la famille, n'avait pas été préparée à gérer son futur foyer. De temps en temps elle mettait en colère mon père qui avait 10 ans de plus qu'elle. Sa chance était d'avoir un mari qui s'occupait de tout à la maison. Comme premier enfant j'ai dû subir un traitement assez dur. La douceur de ma mère était parfois étouffée par la violence de mon père, exigeant et sévère. Un jour, à l'âge de six ans je me rendis chez ma tante pour jouer avec mon cousin.

Malheureusement je rentrai à la maison après le coucher de soleil. La présence de 2 voisins aperçus chez nous à cette heure me dit qu'un châtimement assez dur m'attendait. Dans une atmosphère très tendue ma mère me dit vivement : « va dans le jardin ». Mon père m'attendait là avec une corde. Il commença par les injures destinées aux enfants : « pédarsague, ahmagh, bicharaf, kodoum gour boudi ? » Traduction : « Fils de chien, imbécile, infâme, dans quel tombeau étais-tu ? ».

Dès qu'il commença à me frapper et à m'attacher à un arbre dans le jardin de la maison, les voisins intervinrent et le supplièrent de me pardonner.

Tout de même, j'ai reçu des claques assez fortes. N'empêche que la nuit quand je fus au lit il vint à mon chevet pour me caresser la tête! Mon péché avait été le retard que j'avais eu, bien que je ne fusse allé que chez ma tante. Bien plus tard, en 1992, lors du deuxième voyage de mes parents d'Iran à Strasbourg, mon père devenu sourd, me demanda pourquoi j'avais perdu moi aussi l'audition à l'âge de 49 ans, je lui répondis: "Rappelez-vous les claques distribuées de temps en temps quand vous étiez en colère contre moi!" Le pauvre ! Il a cru ce que je dis !

Malgré la dureté de mon père j'étais son partenaire de jeux durant nos quelques loisirs. Je l'accompagnais dans ses déplacements, dans les petits villages et les hameaux. D'un autre côté, ma mère dès son plus jeune âge fut malade, des maladies que le docteur Jakober, un Allemand, le seul médecin du petit hôpital, n'a pas su diagnostiquer.

Dans un tel contexte lorsque j'avais 6 ans, juste avant le début de l'année scolaire, mon père partit en voyage. Il partagea le pèlerinage des imams chiites en Irak ; ce voyage dura près de trois mois. Désormais qui pouvait à sa place gérer tout ce qu'il faisait ? A part une dame qui aidait ma mère à faire le ménage et traire des vaches, un paysan salarié s'occupait des champs. Je me souviens très bien que les cousins de mon âge avaient commencé la première année de l'école, tandis que pendant deux mois et demi, je suis resté à la maison. Finalement ma mère demanda à mon oncle de m'inscrire. Ce retard et la négligence de mon père changèrent le cours de ma scolarité par un premier

redoublement en première année de l'école primaire ! Et un redoublement forcé en première année du premier cycle du lycée.

A mon époque l'école primaire comptait 6 années et le lycée 2 cycles chacun de 3 ans. Je peux dire que la qualité de l'enseignement dans les établissements scolaires ne changeait pas en fonction de la taille de localité. Mais le milieu social avait un impact sur le parcours de l'élève. La discipline était rigoureusement imposée partout (à tous).

L'état maladif de ma mère était préoccupant pour mon père et pour moi enfant de 8 ans. Je dois dire que mon frère Mohammad agha, de cinq ans plus jeune que moi, était mieux traité que moi, peut-être parce que mon père devint plus affectueux. Finalement sur le conseil d'un cousin de ma grand-mère, qui était à la tête d'une Fondation dite Organisation Royale des Services Sociaux, sous la tutelle de la sœur du Chah (Chamsse Pahlavi) mon père amena ma mère à Téhéran pour une durée d'un mois. Elle fut opérée au niveau de la vésicule biliaire. En l'absence des parents une jeune femme de 20 ans, à peine divorcée, que nous connaissions bien, vint nous garder à la maison. Puisqu'elle connaissait plus ou moins la maison, les parents avaient confiance en elle et ne s'inquiétaient pas.

Nous dormions tous dans la même pièce, et elle étalait les matelas au sol sur le tapis, bien sûr l'un à côté de l'autre. Je comprenais ses regards suppliants et sa voix très douce, mais je ne savais pas comment lui répondre. Une nuit, en plein sommeil, elle se serra contre moi et commença à frotter son sexe contre moi sans que j'ose aller plus loin. Je pense que cet acte gratuit répété deux ou trois fois durant son séjour chez nous, ne pouvait pas être qualifié de violence sexuelle.

Ce n'était pas un scandale non plus. Je peux dire qu'elle a eu une petite part de son indemnité en nature !

Durant cette période, les proches comme mon oncle et le cousin de ma mère passaient à la maison pour avoir des nouvelles. Un soir vers 19h, mon oncle et le cousin de ma mère que j'aimais bien arrivèrent à la maison juste à un moment où je dormais sur la terrasse. Il paraît que j'étais dans un sommeil profond. Un amusement bizarre : ils ficelèrent mon pénis, je ne me réveillai pas ; ils m'allongèrent sur une planche et commencèrent à me transporter à l'instar d'un mort dans un cercueil. J'entendais en rêve des rires et je ne me suis pas réveillé avant le moment où un envie forte de pisser m'a réveillé et m'a fait bouger. J'ouvris les yeux. J'étais dans un camion garé devant chez nous, et les malins me surveillaient. A l'âge d'adulte, pendant des années j'en ai parlé avec eux en riant et on rigolait. Revenons sur un sujet plus sérieux.

Après avoir obtenu mon examen de fin la 6ème année de primaire qui se passait comme le bac, on m'inscrivit en première année du lycée à Gonabad, la ville dont dépendait ma commune de Kakhk. Gonabad est une ville moyenne au bord du désert, à 24 km de Kakhk. Comme tous les adolescents j'étais colocataire dans une chambre chez des pauvres gens dans une petite maison qui n'avait que 2 chambres. Une fois par semaine le week-end je rentrais chez mes parents, et le jour du retour j'emportais avec moi une grande partie de la nourriture nécessaire pour une semaine. C'était une année très dure sur le plan moral et les conditions physiques. Mais à la fin de l'année, contrairement à mon cousin, je réussis.

La lutte des enseignants de ma commune pour ouvrir un premier cycle de lycée à Kakhk me coûta l'année suivante le retour en première année du lycée, moins avantageux en cadre d'enseignants tous titulaires d'un bac, et plus avantageux pour les parents et surtout pour les nouveaux élèves qui étaient privés de continuer les enseignements secondaires en dehors de Kakhk. Je peux dire que ce redoublement forcé arrangeait mes parents, bouleversait ma vie et ma carrière qui se termine en France. Plus tard je reviendrai sur ce point.

Après trois ans, obligatoirement quelques-uns des élèves, et non pas tous, qui désiraient continuer leurs études, devaient s'inscrire en deuxième cycle du lycée à Gonabad. Là aussi nous avons été l'objet d'une discrimination décisive dans notre programme scolaire. Nous n'avons pas eu le choix de nous inscrire en S ou en ES, on nous inscrivit en A, c'est à dire en série littéraire. Ce choix forcé était justifié par la création du bac littéraire qui jusque là n'existait pas.

L'Iran de la fin des années cinquante ne connaissait pas encore un développement socio-économique, et comptait dans le rang des pays « en voie de développement ». Or, le seuil de tolérance était assez élevé, même chez les adolescents comme moi et mes camarades de classe qui devions subir l'éloignement de la famille, la malnutrition et les mauvaises conditions de vie en général. Je me rappelle bien le sujet d'une dissertation que le professeur de littérature nous donna quand j'étais en première: « Que Dieu bénisse les difficultés comme ténors du cœur de l'homme à la recherche de la liberté ». Une sorte de résignation dans l'esprit humain tout au long de notre histoire dont le point culminant et consolant était le soufisme.

La dernière épreuve en date de mes études remonte à l'année de bac. Je ne peux pas imaginer comment un système d'enseignement avec des structures apparemment fonctionnelles peut être si incohérent : juste au début de l'année scolaire on nous informa qu'il n'y aurait pas de bac à Gonabad! Plus incroyable encore dans une grande région comme le département de Khorassan, l'équivalent d'un tiers de la France, avec des grandes villes de toutes tailles, comme Marseille, Colmar, la seule classe de terminale A était à Machhad, la capitale de la région. Près d'un tiers de notre classe pouvait financièrement continuer ses études à Machhad. On nous a inscrits en terminale du lycée Fiouzat parmi des élèves au comportement bourgeois. La bande de cinq ou six adultes se voyait comme des êtres étranges qui perturbaient l'harmonie de la classe. Et finalement après deux mois nous fumes appelés à retourner à Gonabad. Il nous restait cinq mois pour préparer les épreuves du bac.

L'équipe des professeurs de notre lycée, très sérieuse et efficace, avait une méthode plus rigoureuse que celle de Machhad. Ils n'étaient que trois, un pour l'histoire-géo, la philosophie et la logique, un homme autoritaire; le deuxième pour la littérature persane et arabe et un dernier pour la langue française. Celui d'histoire-géo, était le cousin de ma mère. A chaque fois qu'il me regardait il avait involontairement un sourire aux lèvres. Et moi j'en connaissais la raison amusante. Il savait que j'imitais très bien un avocat timbré, fou, qu'il fréquentait régulièrement juste pour se marrer. On se rencontra deux ans plus tard chez mon oncle à Machhad, et mon oncle avocat en présence de son cousin me demanda d'imiter ce fou. Les deux cousins se sont bien défoulés et je me contentai de démontrer mon aspect guignol.